

politique, mais globalement la foi chrétienne fut largement exclue des affaires publiques européennes; la foi d'une personne fut considérée comme étant une affaire personnelle. Les critiques de la religion par les intellectuels affaiblirent également l'Église institutionnelle, dont le pouvoir fut politiquement réduit par la Révolution, l'émigration et l'émergence des colonies américaines, et religieusement par la recherche d'une façon plus appropriée de vivre la foi chrétienne.

Ainsi, « l'homme occidental » naît au XVIII^e siècle, avec un ensemble prédéterminé de droits « naturels » établis sur la raison. C'est le Siècle des lumières, avec sa passion de la découverte et de l'explication. Dans le christianisme européen, c'est simultanément et péniblement l'ouverture au pluralisme des croyances et des incroyances. Ce Siècle des lumières annonce clairement la « dé-constantinisation » de l'Église institutionnelle en Europe. La chrétienté a cessé de dicter la vie sociale, politique et intellectuelle en Europe; c'est plutôt la cohabitation plus ou moins bien tolérée entre la culture européenne et la foi chrétienne qui est en jeu. Dans certains pays, ce sera simplement l'abandon de la relation médiévale entre l'Église et le pouvoir. Certains l'approuvent et d'autres le déplorent. L'Église à la fin du millénaire est réduite à chercher sa place dans la société, y compris l'Église mennonite.

L'Église catholique perdit lors de la Révolution davantage que le protestantisme : notamment dans certains pays son traditionnel monopole religieux, car elle était forcée de s'ouvrir au pluralisme dans la société. On lui ôta par exemple en France le contrôle de l'état civil enregistraient les naissances, les mariages, les décès. L'Église catholique romaine réagit fortement contre la Révolution pour trois raisons : 1^o la confiscation des biens de son clergé (au XVI^e siècle, il s'agissait par exemple de vingt pour cent des terres de France!); 2^o la nouvelle Constitution civile du clergé qui avait pour but de l'éloigner de l'emprise de Rome et de le soumettre à l'État; et enfin, 3^o la persécution en certains endroits des prêtres réfractaires à cet ordre. Pour elle, les Droits de l'homme et du citoyen n'étaient pas conformes à la Révélation et à la Tradition. Il faudra attendre le concile Vatican II (1962-1965) pour retrouver une Église catholique plus en phase avec la modernité.

Les Églises protestantes s'accommodèrent mieux du Siècle des lumières. En divers lieux, la Révolution fut ressentie comme une libération du joug du catholicisme. Mais dans certaines régions occupées par les révolutionnaires, puis les troupes napoléoniennes, la résistance s'opéra sous la forme du piétisme tardif, qui rejettera farouchement la Révolution française. Là où les mennonites furent influencés par le

piétisme tardif, ils devinrent souvent plus nationalistes, mais d'autres mennonites furent également touchés par la pandémie nationaliste tellement dans l'air du temps durant le XIX^e siècle européen.

Sous l'influence des philosophes des Lumières, on assistera tant dans les milieux protestants que catholiques de la seconde moitié du XIX^e siècle, à une remise en cause des méthodes traditionnelles d'interprétation de la Bible au profit de nouvelles méthodes « historico-critiques ». Ces dernières se fieront aux normes de la raison humaine et se placeront en tension avec l'orthodoxie traditionnelle sur des sujets comme la fiabilité historique des textes bibliques. C'est le début d'une longue tension entre « protestants orthodoxes », qu'on appellera plus tard « évangéliques », et « protestants libéraux ». Dans les divers pays où ils se trouvaient, les mennonites ont répondu diversement à ces courants théologiques. Alors que généralement les mennonites d'Allemagne du Sud, de France et de Suisse furent influencés par le groupe le plus conservateur, ceux d'Allemagne du Nord, des Pays-Bas eurent des relations plus étroites avec la tendance plus libérale. Cela donna lieu par la suite à des tensions croissantes entre ces deux entités de mennonites européens, comme nous le verrons plus en détail dans les chapitres qui suivent.

Le courant intellectuel et artistique du romantisme (de l'anglais *romantic* désignant au début le pittoresque d'un paysage) émergea en diverses régions d'Europe entre 1789 et 1815. En réaction contre le rationalisme des Lumières, le romantisme plaça l'intuition et le sentiment au premier plan et revalorisa l'individu qui redécouvrait le sens du mystérieux et du religieux. Tout cela émergea après les échecs de la Révolution : il fallait chercher son bonheur dans la découverte de soi-même. Cela contribua à encourager l'expression chrétienne à l'intérieur de la sphère privée, sans toujours se sentir concerné par la vie publique. Comme le piétisme avait, au XVIII^e siècle, fait écho à une orthodoxie rigide, le revivalisme fit écho au rationalisme du Siècle des lumières, pour lequel l'homme était la fin de toute chose. L'historien Karl Heussi affirme que, dans les Églises protestantes officielles du XIX^e siècle, une vague piétiste et revivaliste succéda à la vague de théologiens et de pasteurs essentiellement rationalistes. Il fallait lutter contre la tiédeur religieuse. Des sociétés missionnaires internationales, des instituts bibliques et des œuvres sociales et diaconales admirables en naquirent, ainsi que des syndicats chrétiens, des maisons de diacres et diaconesses, la Croix-Rouge, la Croix-Bleue, etc.

Pour comprendre le « Réveil » du XIX^e siècle, il faut se souvenir qu'il fut largement inspiré par le piétisme. Ce dernier était un grand mouvement religieux de renouveau au sein des Églises protestantes officielles, qui atteignit également les Églises mennonites, particulièrement celles d'Allemagne du Sud, de France et de Suisse. Ce renouveau naquit en Allemagne au XVII^e siècle. L'une des figures marquantes fut le protestant alsacien Philipp Spener (1635-1705). En certains de ses points, le piétisme présenta même des ressemblances avec certains traits de l'anabaptisme. Il eut pour résultat de remettre la Bible à la place centrale dans l'Église, dans de petits groupes et dans la vie du croyant ; l'illumination par le Saint-Esprit ; le sacerdoce universel ; la « décision personnelle » de la conversion consécutive à la repentance pour le péché ; l'amour du prochain et une vie menée dans la sainteté ; la nécessité pour les pasteurs d'avoir expérimenté eux-mêmes la conversion ; les sermons axés sur le salut et la sanctification plutôt que sur la doctrine et l'érudition.

Tant dans le nord de l'Europe que dans le sud, les mennonites furent influencés par des formes précoces ou tardives du piétisme, ce qui

Carte postale rédigée en allemand, portant la mention « La vision du combattant blessé ». Elle fut envoyée en novembre 1915 par un soldat mennonite alsacien blessé à un autre soldat mennonite de la même province engagé comme infirmier et se trouvant à Trèves, en Allemagne. C'était un temps où le nationalisme avait presque réussi à faire disparaître la non-résistance chrétienne.



contribua d'un côté à les renouveler et à refaçonner leur théologie et leur pratique, mais ce qui d'un autre côté, simultanément, les conduisit à vivre épisodiquement des tensions internes et des divisions.

Après 1871, émergea en Allemagne un nouvel empire, ayant à sa tête un empereur protestant. Cet empire contribua à une euphorie nationaliste, qui fut perçue dans d'autres pays comme une équation entre le protestantisme et l'empire allemand.

Sur le plan de la philosophie, l'individu raisonnant des Lumières se saisit de l'universel. Les « philosophes de l'histoire » comme Hegel (1770-1831) voyaient les contradictions et les tensions entre la connaissance et la foi, les Lumières et le romantisme, l'esprit et la nature, comme composantes d'une unité compréhensible, progressive, rationnelle, que Hegel appela « l'idée absolue » ou « la connaissance absolue ».

Après lui et modifiant la théorie de ce dernier, Karl Marx (1818-1883) affirma que la lutte des classes est le moteur de l'histoire à qui tout obéit. Tout doit passer par ce filtre. Staline considéra qu'une interprétation unique équivalait à un parti unique et finalement qu'il était nécessaire d'isoler les dissidents en les envoyant au goulag (administration par l'État de camps de prisonniers). Le goulag consistait à utiliser les réfractaires pour exploiter les ressources de régions inhospitalières comme la Sibérie ou pour creuser des canaux. On estime qu'entre 1936 et 1950, il y eut dans ces camps staliniens douze millions de morts, sans que soient comptés les six millions de victimes de la collectivisation. D'autres historiens avancent même des chiffres bien plus élevés.

Des chrétiens d'URSS et des pays satellites furent souvent enfermés dans ces goulags avec les opposants au régime soviétique. Alexandre Soljenitsyne, le grand écrivain russe né en 1918, fut envoyé dans un camp pour avoir critiqué Staline en 1945. Il gagna une notoriété mondiale par ses livres de 1962 à 1973. Ses livres, tel *L'Archipel du Goulag* (1973), mettaient l'accent sur les dangers du système soviétique. Exilé en Occident, il critiqua à son tour le mode de vie décadent de la société occidentale après 1990, comme il l'avait fait du système économique soviétique, annonçant son affaiblissement et son éclatement.

La théologie protestante passa par des changements significatifs durant le XX^e siècle. Les horreurs de la Première Guerre mondiale ont donné naissance à des tendances théologiques qui ne considéraient plus Dieu et la civilisation humaine, les nations et la culture comme étant unifiés dans une relation harmonieuse.



Karl Barth, théologien réformé suisse de renom (à droite) en visite, en 1967, à l'École biblique mennonite européenne du Bienenberg, à Liestal, en Suisse. Il est photographié avec Samuel Gerber, directeur de l'école et ancien d'une assemblée mennonite suisse. La théologie de Karl Barth a eu un impact significatif sur plusieurs générations d'étudiants et de pasteurs mennonites au xx^e siècle, entre autres, Frits Kuiper et Johannes Osterbaan aux Pays-Bas, et John H. Yoder qui a étudié à Bâle pendant que Barth y enseignait.

Karl Barth (1886-1968), un professeur réformé suisse en Allemagne, fut mis à pied en 1935 par le régime national-socialiste. Il fut alors appelé à enseigner à l'université de Bâle en Suisse. Il contribua énormément au retour à la Bible, introduisant une lecture dite dialectique, affirmant que ce n'est pas l'homme qui est au centre de la théologie, mais Dieu. Il s'opposa aux déviations de la théologie libérale, dont un représentant important à l'époque était Rudolph Bultmann (1884-1976). Les autres penseurs importants du côté protestant seront Emil Brunner en Suisse et Dietrich Bonhoeffer en Allemagne.

Mais dans les pays dits « libres », l'individualisme et le matérialisme font leur chemin. La recherche effrénée du bonheur personnel contribue à la désaffection des Églises traditionnelles.

Dans le « monde libre », l'idée d'un rassemblement, d'un toit commun pour

tous les chrétiens, naît déjà au milieu du XIX^e siècle. Ce sont avant tout les chrétiens de convictions évangéliques « réveillés » qui lancent l'idée². Depuis 1948, deux mouvements semblent se faire concurrence, le Conseil œcuménique des Églises (COE) et le Conseil international d'Églises chrétiennes (ICCC, International Council of Christian Churches), plus connu dans les pays anglophones. Il faut généralement de grands efforts aux chrétiens de diverses convictions pour reconnaître la contribution positive de chaque regroupement ainsi que leurs limites.

En 1974, des évangéliques réunis en congrès missionnaire produisent la *Déclaration de Lausanne*, suivie de celle de Manille en 1989. Il s'agissait là de rassemblements significatifs, car pour la première fois dans l'histoire récente, des préoccupations de théologiens évangéliques

2. Le mot « œcuménique » fut d'abord utilisé en 1846 par Adolphe Monod, de conviction évangélique, à propos de groupements évangéliques. Il parla d'« esprit œcuménique ». Mais en 1795 déjà, la London Missionary Society appartenait à toutes les dénominations.

du tiers-monde sont entendues et des textes sont clairement marqués par un accent en faveur de l'engagement social (voir l'article 5 de la *Déclaration de Lausanne*). Cet accent sur la « foi et les œuvres » comprenait une dimension importante de la compréhension anabaptiste du salut qui avait été quelque peu diluée dans les traditions mennonites après le XVI^e siècle, du fait soit des accents rationalistes, soit de la survalorisation de l'intériorité reprise du piétisme, soit de l'observation de la tradition. Il est utile de relever que quelques théologiens d'Amérique du Nord issus d'un arrière-plan anabaptiste-mennonite, comme John Yoder et Ronald Sider, ont joué un rôle important dans l'élaboration de ce texte en remettant l'accent sur une foi holistique, c'est-à-dire une foi qui embrasse toutes les dimensions de la vie. Nous le redisons, alors que la majorité des mennonites d'Allemagne du Sud, de Suisse, de France ou de Russie avaient des contacts plus étroits avec des groupes évangéliques, ceux d'Allemagne du Nord et des Pays-Bas préférèrent les relations œcuméniques. Néanmoins, plus récemment, ces distinctions très nettes entre mennonites du Nord et du Sud ont fait place à une variété plus large de contacts et de coopérations pour chacun des groupes.

Extraits de l'article 5 de la *Déclaration de Lausanne*.

« L'homme étant créé à l'image de Dieu, chaque personne humaine possède une dignité intrinsèque, quels que soient sa religion ou la couleur de sa peau, sa culture, sa classe sociale, son sexe ou son âge; c'est pourquoi chaque être humain devrait être respecté, servi et non exploité... L'évangélisation et l'engagement sociopolitique font tous deux partie de notre devoir. Tous les deux sont l'expression nécessaire de notre doctrine de Dieu et de l'homme, de l'amour du prochain et de l'obéissance à Jésus-Christ... Le salut dont nous nous réclamons devrait nous transformer totalement dans notre façon d'assumer nos responsabilités personnelles et sociales. La foi sans les œuvres est morte. »

De nos jours

Le pentecôtisme est né à Los Angeles en 1906 et s'est répandu progressivement dans toute l'Europe et dans le monde. Le pentecôtisme est une extension de la doctrine particulière de la « deuxième expérience de sanctification » chez John Wesley. Celle-ci a plus tard été interprétée comme baptême du Saint-Esprit. Les Églises pentecôtistes trouvent leur origine dans une aspiration à plus de puissance dans la vie des chrétiens. Leur compréhension de l'expérience charismatique leur fait opérer un lien nécessaire entre le parler en langues et le baptême du Saint-Esprit. Elles constituent de nos jours un quatrième courant au sein du christianisme mondial (orthodoxe, catholique, protestant et pentecôtiste). Le christianisme pentecôtiste compte actuellement en

Europe le taux de croissance le plus grand de tous les mouvements chrétiens. Mais plus de vingt pays européens comptent en ce moment moins d'un pour cent de protestants, toutes tendances confondues.

De même, le mouvement charismatique né aux États-Unis au milieu du XX^e siècle, caractérisé également par la recherche de dons (parler en langues, prophétie, guérisons) et de plus de ferveur, gagne toutes les unions d'Églises, y compris certaines paroisses importantes du catholicisme romain. L'accent est plutôt placé sur la louange et la recherche de puissance, qui mobilise et engage les chrétiens. À la différence du pentecôtisme, elle n'a pas pour but de créer des Églises. Une force de compassion accompagne généralement ces chrétiens. Cette sensibilité est attentive à la nécessité d'étudier la Bible, d'évangéliser et de vivre une dimension plus large de l'unité de l'Église.

De nos jours, l'Europe est culturellement plurielle et constitue une combinaison de nombreuses influences culturelles et philosophiques : les héritages grec, latin, juif, chrétien, musulman, rationaliste et agnostique. L'Europe est ainsi marquée par l'interrogation critique permanente de la religion : c'est la sécularisation. Selon les convictions, ce concept peut se percevoir positivement, pour désigner l'attente d'un christianisme adulte, ou négativement, pour pointer du doigt la crise religieuse d'une société, la marginalisation du message chrétien.

L'Europe, y compris la Russie et d'autres pays de l'Europe de l'Est, compte environ 730 millions d'habitants. Les pays appartenant à l'Union européenne (y compris les 10 pays qui en sont devenus membres en 2004) représentent 455 millions de personnes – c'est-à-dire plus d'habitants qu'aux États-Unis.

Il n'est pas simple de trouver des statistiques fiables sur les nouveaux immigrants arrivés en Europe, du fait que les statistiques de certains pays mentionnent la nationalité et non pas le pays d'origine. De même, bien des pays ne tiennent pas de statistiques relatives à l'affiliation religieuse (car cela tient de la sphère privée et non de la sphère publique). Néanmoins des estimations affirment que dans les pays de l'UE on compterait de dix à douze millions d'immigrants originaires d'autres pays que de l'UE. Parmi ces derniers, une grande majorité de musulmans estimée à plus de neuf millions. Il y a également, habitant l'Europe, de nombreux chrétiens d'origine asiatique ou africaine. Ces derniers font partie d'Églises internationales, indépendantes ou pentecôtistes. Personne ne sait exactement le nombre de personnes résidant « illégalement » dans les pays de l'UE et étant de ce fait « sans papiers » ; il y en aurait certainement des dizaines de milliers.

L'Europe contemporaine est un ensemble de nations aux cultures religieuses variées, adoptant pourtant des modes différenciés de traitement du religieux. Pour les tendances, le Nord est encore aujourd'hui plutôt protestant, le Sud plutôt catholique, l'Est plutôt orthodoxe et les marges ouest plutôt anglicanes. Ainsi, l'Angleterre sera plutôt de tendance anglicane, l'Écosse presbytérienne, la Grèce orthodoxe, l'Italie et la Pologne catholiques romaines, la Suède et le

Danemark luthériens, la Russie orthodoxe, la Belgique et la France laïques ou catholiques, l'Allemagne et la Suisse protestante et catholique, la Turquie musulmane. Il existe bien des frontières culturelles et religieuses en Europe, mais le noyau commun est la sécularisation et la diversité religieuse.

L'importance des Églises établies en Allemagne ou ailleurs, avec leur influence bien médiatisée durant les années de la chute du mur de Berlin, ne doit néanmoins pas cacher leur perte d'influence et la diminution très nette de fréquentation de leurs cultes. Cette tendance est également repérable parmi les mennonites. Le nombre généralement très bas des étudiants en théologie de leurs institutions officielles de formation est révélateur. Il s'agit là d'une différence marquante avec ce qui se passe en Amérique du Nord.

De nos jours, selon une enquête établie en 2000 par Philip Jenkins, quarante pour cent des Britanniques ne se réclament plus d'aucune affiliation religieuse et la moitié des jeunes adultes ne croient plus que Jésus ait existé historiquement. Les pays traditionnellement catholiques romains comme la France et l'Italie révèlent des tendances analogues à la sécularisation (seulement huit pour cent sont des catholiques pratiquants réguliers au tournant du millénaire dans ces pays). Arrive une nouvelle génération qui n'aura en majorité comme seule connaissance du christianisme que ce que les médias auront bien voulu montrer.

Sur le plan religieux, la fin du XX^e siècle a été le témoin de l'apparition de mosquées pour permettre aux musulmans, généralement issus de l'immigration, de vivre leur foi. Chez les chrétiens, la diminution des fidèles fréquentant les lieux de culte est inexorable – exception faite des Églises de chrétiens professants, surtout de tendances charismatique ou pentecôtiste. Malgré cela, de nouvelles formes de spiritualité émergent dans les Églises comme la pratique de chants propices à la méditation, comme par exemple ceux de la communauté œcuménique de Taizé.

Au fil des siècles, l'Europe est passée d'une civilisation où la nature et l'histoire étaient considérées comme le reflet d'un projet de Dieu ayant un but, à une nature qui est simplement l'espace où s'enchaînent des effets et des causes et dont il faut découvrir les lois. Lorsqu'on se réfère encore à une divinité dans la pensée sécularisée, on n'est pas loin du déïsme : Dieu – de quelque nom qu'on le nomme – le grand horloger a achevé son travail et abandonné sa création à des lois naturelles, sans plus intervenir. En somme, depuis

quelques siècles, le monde occidental a connu un bouleversement sans précédent.

Comme le montre la sociologue Hervieu-Léger, la modernité ne fait pas disparaître la religion, mais la modifie et la produit aussi, multi-forme³. Du fait de la perte du pouvoir temporel de l'Église, séparée de l'État, les groupes religieux y deviennent des groupes de volontaires. Les institutions civiles n'interviennent plus dans la sphère individuelle, ni sur le registre de l'hérésie ou du sacrilège, si celui-ci n'affecte pas la société. On s'éloigne d'une croyance de type « constantinien » ou « théodosien » où la croyance était imposée dans la société et où l'État et l'Église se renforçaient mutuellement. En Occident dès lors, la foi chrétienne doit se vivre et s'exprimer sans chercher par l'évangélisation à rétablir la situation précédente.

L'Europe constitue progressivement une société de consommation où la pratique religieuse s'est ouverte au libre choix, participant encore plus à l'émiettement de la chrétienté. Les nouveaux médias ouvrent l'accès à des spiritualités et à des convictions très diverses. Les Églises traditionnelles ou officielles ont de la peine à s'ouvrir à de nouvelles formes de spiritualité et se sentent menacées. En général elles regroupent de petites paroisses de chrétiens, mais qui seront d'autant plus engagés qu'ils n'y sont pas contraints par un conformisme religieux ambiant.

Le défi des Églises du troisième millénaire – y compris celles des mennonites – sera de savoir redire le simple Évangile de Jésus-Christ en cherchant à en dire et à en vivre la pertinence dans un monde devenu post-moderne, multiculturel et multireligieux. Il leur faudra poursuivre leur lutte pour rester fidèle au Seigneur, quel que soit le nombre de fidèles qu'elles représentent, trouver les formes de pertinence de son message dans ce contexte et rechercher la communion avec des Églises dont les croyants axent leur foi sur des principes compatibles, enfin, il leur faudra continuer à accueillir et à aimer le prochain dans le besoin en tissant ainsi des relations avec les autres Églises dorénavant dispersées sur la surface du monde connu. C'est là le défi non seulement pour toutes les autres Églises et autres chrétiens, mais certainement aussi pour les mennonites européens !

3. Danièle Hervieu-Léger, *Vers un nouveau christianisme ?*, Paris, Cerf, 1986.